

APPROCHE DES ÉLITES

Quelques réflexions de méthode
Houari Touati

Publications de la Sorbonne | *Hypothèses*

2000/1
pages 119 à 121

ISSN 1298-6216

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-hypotheses-2000-1-page-119.htm>

Pour citer cet article :

Touati Houari , « Approche des élites » Quelques réflexions de méthode,
Hypothèses, 2000/1 p. 119-121.

Distribution électronique Cairn.info pour Publications de la Sorbonne.

© Publications de la Sorbonne. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

APPROCHE DES ÉLITES.

Quelques réflexions de méthode

Houari TOUATI*

Qu'est-ce qui rapproche les antiques cités grecques d'Asie Mineure de Anna Heller, la Bagdad médiévale de Vanessa Van Renterghem, les cours françaises des XVII^e et XVIII^e siècles de Frédérique Leforme-Falguière, les salons parisiens du XVIII^e siècle de Antoine Lilti et la Dar al-Salam sous domination coloniale allemande de Franck Raimbault pour faire l'objet d'une École doctorale commune ? Les espaces sociaux qui offrent leur cadre d'étude aux cinq exposés sont urbains et les institutions citadines. Ce sont des espaces et des structures qui caractérisent des « sociétés complexes » connaissant une importante division sociale et – parfois – technique du travail. Ce sont aussi des sociétés qui maîtrisent l'écrit comme technique gouvernementale et comme support au développement de cultures savantes. Ces sociétés sont donc travaillées par des divisions sociales, des hiérarchies, des rapports de domination et de subordination qui autorisent à rassembler sous le même vocable d'élites des entités sociales aussi éloignées dans le temps et dans l'espace que les sophistes, les ulémas ou la noblesse de cour et les Lumières. Mais les difficultés commencent dès lors que l'on veut identifier, socialement et historiquement, des élites. Une entreprise collective comme celle dirigée par Jacques Le Goff sous le titre *L'homme médiéval* a choisi de se structurer d'un « point de vue indigène », comme disent les anthropologues. En s'ouvrant sur l'étude des profils des moines, des guerriers et des paysans, elle reprend la théorie médiévale des trois composantes de la société chrétienne : *oratores, bellatores, laboratores*. Cette tripartition exprime les prétentions des moines occidentaux du Moyen Âge à une hégémonie sociale d'élite. Car non seulement ils se présentent comme les seuls héritiers authentiques de l'Église primitive, mais aussi les ordonnateurs d'une hiérarchie de moralité et de mérites au sommet de laquelle ils se situent naturellement.

À l'image de Dieu, les élites intellectuelles mais aussi politiques s'attribuent un droit de nomination. En nommant et en se nommant, ils disent l'ordre de la société, l'ordre du monde. Ils disent aussi les pouvoirs exorbitants qu'ils s'arrogent. Vanessa Van Renterghem a fait allusion à la dichotomie islamique médiévale entre *khâssa* et *'amma*, « [gens d']exception » et « généralité [des gens] ». Les élites de l'islam médiéval se définissent aussi par des métaphores, notamment corporelles en décidant

* EHESS, Paris.

qu'ils sont la « tête » (*ra's*) d'un corps social qu'ils ont vocation – une vocation qu'ils ont naturalisée – de guider et de commander. Nommer les choses, les gens, c'est d'emblée exercer un pouvoir sur eux. Aussi, dans une perspective d'histoire sémantique, est-il intéressant d'étudier le lexique social par lequel les élites se définissent et définissent les autres.

Les élites ont ainsi une capacité à manipuler le langage et à tirer profit de ses ressources que n'ont pas toujours les autres groupes sociaux. Elles apparaissent chaque fois comme productrices de discours. Loin s'en faut que ces discours soient des masques, des leurres ou des reflets. Ils sont une réalité sociale qu'il faut prendre au sérieux dans la mesure où ils sont constitutifs des manières d'être au monde de leurs inventeurs. Ils fonctionnent donc pas seulement comme des supports de légitimation. Car ce qui caractérise les élites est qu'elles sont en représentation perpétuelle. Pourquoi cet exhibitionnisme social ? Parce qu'elles se veulent exemplaires et que leur exemplarité est érigée en fondement de leur singularité sociale.

À ce titre, elles doivent chercher un système référentiel dans un discours double ou à deux entrées. En même temps qu'il est adresse à la société pour orienter sa perception dans le sens souhaité, le discours en question est aussi auto-adresse, rappelant aux membres du groupe les comportements de fondation qui président à la structuration de leur identité collective. Ce langage des mots est en général articulé à une sémiologie plus symbolique et plus rituelle dont on rencontre parfois la codification dans des traités de civilité, comme ceux étudiés par Frédérique Leferme-Falguière, ou ceux rencontrés par Vanessa Van Venterghem, en islam médiéval, sous le nom de « bonnes manières ». Les premiers ont déjà suscité l'intérêt d'historiens aussi féconds que Roger Chartier. Les seconds attendent d'être pris au sérieux. Car les codes langagiers, corporels, alimentaires, vestimentaires ou de sociabilité qu'on apprend dans ces livres ont pour fonction de signer la singularité sociale dont les élites se prévalent – c'est ce que Bourdieu nomme la distinction.

Mais les élites ne se prévalent pas que de discours et d'étiquette. Elles fondent d'abord leur primauté sur l'acquisition de compétences et la capacité à réaliser des performances. Ces compétences et ces performances sont sociales, économiques, politiques, religieuses ou culturelles. Les premières sont souvent acquises au cours d'un long processus d'apprentissage. Les secondes nécessitent de même du temps et de l'effort pour se traduire en virtuosité. C'est la raison pour laquelle les élites limitent rarement leur accès par des critères de sang, d'ethnicité ou autres qui impliquent de faire de l'ancestralité une ressource. Elles restent souvent ouvertes. Mais elles placent la barre si haut que les droits d'entrée restent finalement élevés. Dans bien des cas elles ont besoin de cette illusion sociale pour se légitimer au regard de la société, comme étant le meilleur de celle-ci.

Qui dit élites dit par conséquent pouvoir. Ce pouvoir peut avoir une base matérielle ou visible. Celle-ci prend des formes diverses en revêtant l'aspect de propriétés, d'apanages, de rentes, de sinécures ou de revenus

salariaux. La base de ce pouvoir peut aussi être immatérielle, invisible. Max Weber lui a donné le nom de charisme, Pierre Bourdieu celui de capital symbolique et d'hérédité culturelle, Giovanni Levi – un des fondateurs de la micro-histoire – celui d'hérédité immatérielle. Ce capital porte, selon les cultures, un nom. En islam médiéval, on l'appelle *jâh*. Le *jâh*, c'est le « prestige », le « crédit », le « rang » acquis, en général, dans la proximité du prince ou de Dieu. Il a trouvé au XIV^e siècle, en Ibn Khaldûn, un redoutable analyste. Dans un sens, il est « la capacité qui permet aux hommes d'exercer leur volonté sur ceux qui leur sont soumis », dans un autre, il est source (immatérielle) d'accumulation de capital (matériel). L'exemple qui illustre le mieux cette théorie est celui des hommes de Dieu, les saints : « Le peuple, écrit Ibn Khaldûn, croit servir Dieu en leur faisant des cadeaux, en les aidant dans leurs affaires, en travaillant pour eux. Le résultat est que ces pieuses gens s'enrichissent rapidement, sans rien posséder au départ, uniquement en tirant profit du travail des autres [...]. Ils s'enrichissent sans le moindre effort, à la grande surprise de ceux qui ignorent comment les choses... »¹.

Un dernier mot de méthode : de Claude Nicolet, enquêtant sur la Rome impériale, à Carl Petry, travaillant sur Le Caire mameluk, l'approche utilisée dans l'analyse des élites a souvent privilégié la prosopographie quantitative. Ce primat du comput est aujourd'hui mis en échec, ou tout au moins révoqué en doute. La micro-histoire a par exemple montré tous les avantages que l'on peut tirer d'une prosopographie plus qualitative. Giovanni Levi en a administré la preuve dans un livre admirable : *Le pouvoir au village*. De même, une méthode plus sociologique, menée soit en termes de trajectoire individuelle et de parcours sociaux soit en termes de représentations et d'appropriation, montrerait toute sa fécondité...

Ce sont là les quelques points que les cinq exposés présentés m'ont inspirés. En me sollicitant à titre de discutant à ce séminaire sur les élites organisé par l'École doctorale d'Histoire de Paris I, Frédérique Lefermé-Falguière et Vanessa Van Renthergem m'ont donné l'opportunité de partager avec les collègues et doctorants présents un moment privilégié. Je les en remercie.

1. *Muqaddima*, V. MONTEIL trad., s.l.n.d., II, p. 798.